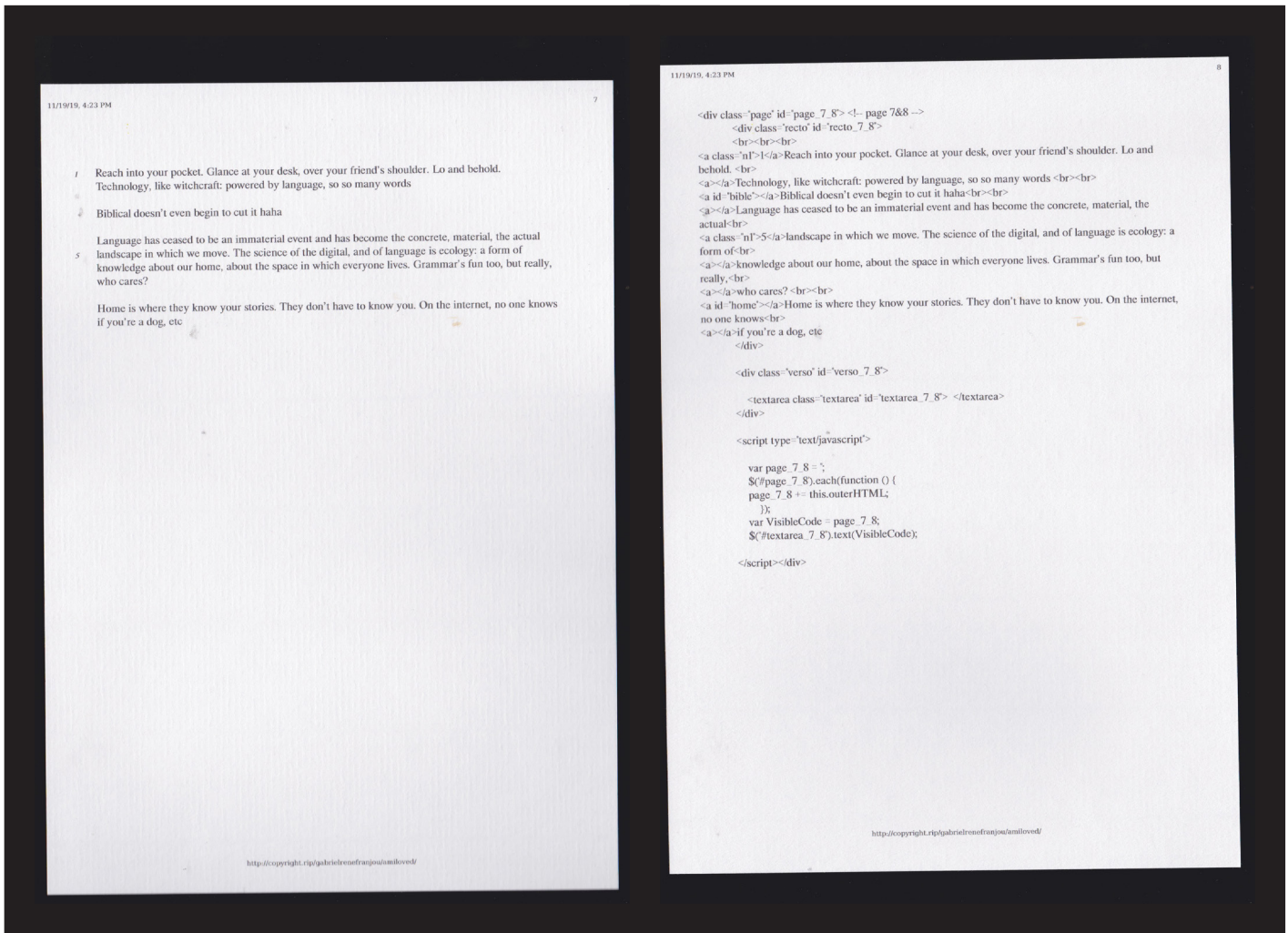
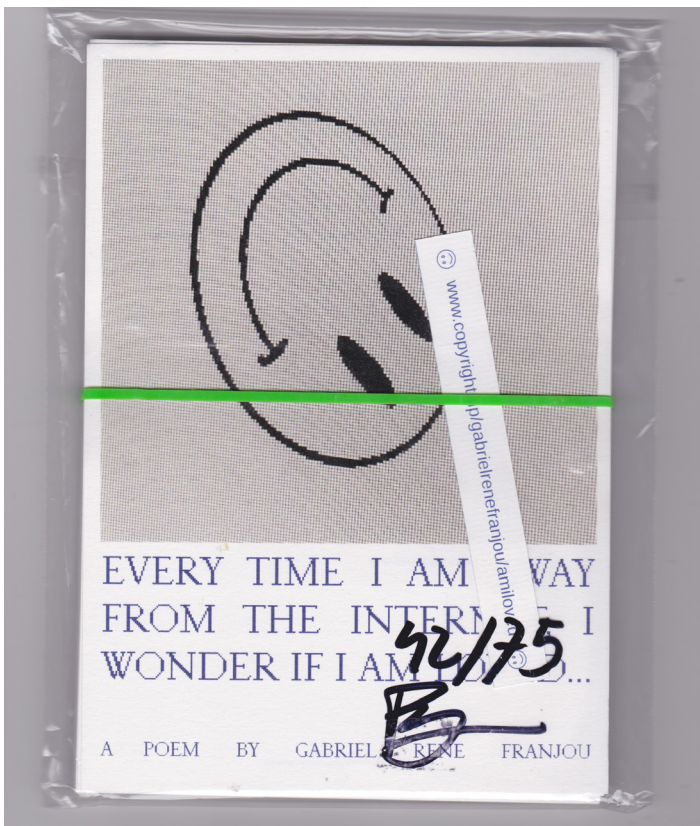


**Retranscription d'un entretien autour de l'œuvre écrite**  
**EVERY TIM I AM AWAY FROM THE INTERNET, I WONDER IF I AM LOVED...**  
**Un poème de Gabriel René Franjou**



Une page recto-verso de la version imprimé du Poème. Le poème dans sa version numérique est consultable et visible sur ce lien : [www.copyright.rip/gabrielrenefranjou/amiloved](http://www.copyright.rip/gabrielrenefranjou/amiloved)



L'objet imprimé du poème tel qu'il est vendu dans sa version imprimé

R Je m'intéresse à ton travail depuis peu, par la force des choses, puisque nos parcours se sont plusieurs fois croisés à des endroits et des moments différents, et ce depuis l'époque où nous étions étudiants à l'Erg, où tu animais Ergote Radio et pour laquelle je faisais l'identité graphique. Un travail qui est concerné par l'écriture, entre culture du web, poésie, recherche théorique et oralité des discours, dont il est parfois trouble pour les gens qui ne te connaissent pas de saisir toute l'étendue des espaces et disciplines où l'on peut voir fleurir tes pratiques. Plus récemment d'ailleurs, nous nous sommes aperçus à l'exposition Ex-Natura à Bruxelles, où tu présentais, avec deux autres membres, le collectif Non-A (pour non-aristotélécien), et je découvrais encore une autre facette de tes préoccupations et de tes recherches dans le champ des arts. Alors, peut-être pour introduire cet entretien et pour que nous puissions plus aisément situer le travail qui va nous concerner ici au sein de tes réalisations variées, pourrais-tu faire un bref retour sur ton parcours et ta formation artistique, et essayer de nous expliquer quels sont les champs de ta pratique et quels sont peut-être plus en détail ces pratiques en questions ?

G Je pense que tu as raison de dire que ce qui lie mes différents travaux, c'est l'écriture. J'ai une formation assez académique en arts visuels, des cours des Beaux-Arts et cours particuliers enfant, un bac en Arts Appliqués en France, et puis un Bachelor et un Master à l'erg à Bruxelles. Les diverses pratiques que j'ai pu explorer (dessin, installation, vidéo, son, mais aussi théorie, recherche, etc) étaient souvent des sortes d'excroissances du texte, de l'écriture, elles partaient de références textuelles, d'idées écrites ou d'interrogations sur le langage, tout ça sans que le texte ne soit jamais la finalité. Je me basais sur du texte, j'écrivais autour des travaux, dans les travaux, ou j'explorais de façon conceptuelle la narration ou le langage. C'est avec mon mémoire de M2 que j'ai décidé d'écrire pour le texte lui-même et que j'ai composé un poème. Maintenant, je suis les cours du Master de texte et création littéraire de la Cambre, et j'écris. Je pense aussi qu'à un moment, j'en ai eu marre de passer par quatre chemins, par ce qui pouvait me sembler comme beaucoup d'artifices dans divers domaines des arts plastiques, alors que le texte offre une certaine simplicité, d'immédiateté. J'ai eu l'impression de supprimer une étape qui ne m'était pas tout le temps nécessaire. Cela dit, je continue aussi de travailler avec différents médiums, mais l'écriture n'est jamais très loin ; que ce soit pour parler d'exemples actuels dans le son, le dessin, la curation, ou les arts numériques (qui sont presque, pour détourner Borgès, une branche de la littérature). C'est vraiment la base de ma pratique, et à mon sens, c'est le meilleur outil pour parvenir à un concept qui m'est très cher : la connectivité, et la transdisciplinarité. Connecter entre elles les disciplines, les idées, les émotions, tisser des réseaux, l'écriture est pour moi le meilleur moyen d'y arriver.

Un ancien camarade de l'erg, qui écrit lui aussi, m'a un jour dit : "être écrivain, c'est chouette, on peut tout faire. On veut faire de l'entomologie, il suffit d'écrire un texte sur les insectes !". C'est pas si simple, mais presque. Ça me permet aussi de mettre sur un même plan la narration, l'émotion, la théorie, la recherche, l'expérimentation, la poésie, etc.

Pour répondre un peu plus directement à ta question sur ma pratique, j'aime dire que je me préoccupe des émotions dans les réseaux (naturels ou numériques), que la connectivité est mon moteur et l'écriture la base de ma pratique. Ça me permet de brasser large. Plus concrètement, je me retrouve souvent à travailler dans et sur internet, le langage, et plus récemment avec des questions autour du rapport Nature/Culture. En ce moment, je prépare une expo de net art, un recueil collectif avec non-a, une longue pièce sonore, une série de petits dessins et courtes vidéos, et j'écris un roman.

R Tu dis que c'est pour ton projet de mémoire à l'Erg, « EVERY TIME I AM AWAY FROM THE INTERNET, I WONDER IF I AM LOVED... », que tu as écrit pour le texte lui-même, en faisant de la poésie. Je trouve ça d'autant plus évident que tu composes de la poésie avec un langage CSS, javascript et html, en connectant ces deux formes d'écriture, et en rendant visible le langage de programmation qui permet au langage parlé d'exister sous une forme physique et visuelle. C'est le texte pour le texte par le texte ? Tu donnes à voir les relations normalement invisibles qu'il existe entre écriture programmatique et écriture du langage rendu visible dans un espace, celui d'une page internet ou imprimé, où un texte ne peut exister sans un autre texte qui programme son existence, et sa mise en forme, sa mise en page

G Oui, le texte fonctionne, dans le fond, la forme, et la méthode, comme une réflexion et une exploration des possibilités du langage, que ce soit le langage poétique, le langage vernaculaire, ou le langage numérique et de programmation. Il est assez révélateur de se rendre compte que le numérique est fondé presque entièrement sur du langage, des suites de caractères alphanumériques qui acquiert des fonctions (langage binaire, code, etc). Dans ce texte, le langage numérique que je donne à voir est effectivement ce qui permet son existence même, c'est un langage qui s'auto-réalise, qui réalise ce qu'il annonce. Les lignes de code qui ordonnent "affiche ce texte" affichent ce texte, ce qui n'est pas très éloigné de notre conception d'une formule magique. Je voulais donner à voir les liens entre les différents niveaux de langage qui forment le numérique. Je montre l'envers du décor, et à l'imprimé cela se traduit de façon assez littérale : le début du poème est au recto, et la suite avec le code au verso.

Il y a aussi une certaine volonté de rendre ce langage quasi poétique par ses propriétés intrinsèques, qui relèvent de l'organisation des signes qui le composent : mise en page, disruption de la lisibilité, répétitions, énumérations, mélange français et anglais, normes et conventions du type de langage de programmation...

R Dans la formalisation de ton projet, que ce soit sur la page internet ([www.copyright.rip/gabrielrenerfranjou/amiloved](http://www.copyright.rip/gabrielrenerfranjou/amiloved)) qui est son lieu originel d'existence puisque tu dis que ce sont « des poèmes qui vivent sur internet », ou sur ses versions imprimées, chaque poème est succédé de sa version en langage programmatique. Tu offres en quelque sorte à voir le mode d'emploi qui permet l'existence du poème sur internet, et ici, ce contenu programmatique acquiert lui aussi une valeur de poème. Et alors je fais le lien avec ce que tu disais de tisser des réseaux, entre structure programmatique et architecture poétique, entre des langages différents, qui mettent sur le même plan la poésie, la narration, l'émotion, la programmation et l'expérimentation. Et puisqu'il s'agit de poésie, on se pose inmanquablement l'énigme de sa performance orale, de sa diction, la possibilité de parler ce langage programmatique. Ou sommes-nous ici dans une continuité de ce qu'est la poésie concrète des années 60, qui cherchait à mettre en avant la structure du poème en l'associant à la disposition spatiale des mots, pour exprimer du sens ? Une forme de poésie expérimentale qui, pour une certaine fraction de ton poème, ne fait ni appel à la syntaxe, ni au rythme mais considère le poème comme un objet sensible indépendamment du sens.

G Effectivement, le sens est caché dans ces sections composées de langage html, css et javascript (qui sont les langages de base du web). Mais il est là : caché entre les lignes de code se trouvent les mêmes mots que sur la page précédente. On lit le langage poétique, dénudé, juste avant de tomber sur le même langage poétique entouré de son architecture langagière habituellement invisible. J'espère alors que le texte redouble en sens, mais du sens qui effectivement ne passe non pas par la lecture linéaire, attentive d'un texte, mais par un geste conceptuel et esthétique. C'est en cette façon qu'il y a bien une continuité avec la poésie concrète.

D'ailleurs, l'héritage de ce mouvement se sent aussi dans les parties en pur texte, plus lisibles : je voulais jouer au maximum avec l'espace blanc, qui est à la fois celui de la page blanche imprimée, et celui de la page blanche internet. L'espace entre les mots, l'absence de versification mais la présence rigoureuse des numéros de lignes, ou encore l'abus de la lettre "f" dans un des premiers poèmes, tout ça sont des éléments qui pour moi lient la poésie concrète au langage numérique.

R Tu proposes somme toute une lecture qui diffère du rythme de lecture linéaire habituel dans la poésie. Une poésie à voir, jouant avec sa matérialité structurelle et visuelles, exprimée à travers l'alternance de textes narratifs et de textes de code aux caractères abstraits pour ceux qui ne savent pas les déchiffrer, à la manière des idéogrammes étendus. Une poésie codée, où les mots, les phrases, les signes et le glyphe interagissent pour exprimer l'idée. À cela tu ajoutes des liens vers des images, des vidéos, des sauts dans le texte, des extensions ou des digressions et des sorties à la lecture, au moyen de liens et de notes insérés dans le texte, que tu nous invites à suivre et qui nous évadent ou nous rattachent à une autre partie du texte. Finalement tu déploies beaucoup d'éléments qui brouillent les pistes d'une lecture conventionnelle et qui oriente le lecteur vers une oisiveté, une lecture arborescente presque performative. Qui n'est pas sans évoquer une navigation sur une page web ou une errance sur un obscur forum de discussion internet.



G Absolument, en tout cas c'est l'idée, et je suis très content que tu utilises le terme d'oisiveté. La dérive (au sens des Situationnistes) est le mode de circulation et de concentration principal sur internet : se laisser porter par le scroll, les hyperliens, les bugs parfois. La lecture linéaire, concentrée, est possible. Mais le texte est pensé pour se tenir également avec une lecture plus diletante, avec une réception par la distraction pour utiliser le terme de Walter Benjamin. Il s'agit de naviguer dans le « réseau dans le réseau » que j'ai essayé de construire en écrivant ce texte, par les hyperliens externes, les hyperliens internes. J'ai voulu utiliser les potentialités et les protocoles propres à internet, pour que le texte habite réellement le réseau, qu'il existe de l'intérieur, plutôt qu'il soit juste plaqué sur une page web. La version imprimée du texte, qui elle aussi utilise une fonction du navigateur (il suffit de cliquer sur fichier/imprimer pour sortir le texte en fiches A5, pré mis-en-page), tente de traduire ça par l'absence de reliure. Les feuilles sont volantes, avec un texte et son code associé par page. Il y a une linéarité dans le texte, mais j'encourage à la brouiller, pour que les lecteurs puissent tisser leur propre réseau et cheminement.

R Les références aux langages sur le web, au-delà de la simple structure programmatique, sont omniprésentes dans ce travail, du contenu des poèmes qui propose une ironie tragique presque existentialiste par et sur le langage du web, l'identité numérique et son expérience, comme une mise-en-abyme infinie de ce qu'est le « parler » et le « vivre » sur internet, traduit par des moyens d'écriture qui lui sont propre. Aux syntaxes qui ne sont pas sans faire échos à celles des commentaires sur des web-forums, ou les punchlines des mêmes internet. Jusqu'au remerciement du « colophon » de ton travail où tu n'oublies pas de dédier ton mémoire à toute la communauté internet des commentateurs de la vidéo Rhubarb d'Aphex Twin sur Youtube, de laquelle tu as glissé un hyperlien dans les textes de ton poème. Tu proposes finalement en quelle sorte un poème dont l'écriture est hybride, semblable à l'architecture d'une page internet dans laquelle on navigue entre les liens, les phrases et les commentaires. Ce qui fait de ton poème une « une réalité en soi » plus qu'une déclaration sur la réalité, pour citer Eugen Gomringer. C'est un texte qui pourrait être une tentative écrite et sensible d'une forme visuel de Net Art ?

G Je considère ce texte comme un travail de l'ordre du Net Art oui, dans le sens où il utilise, en fond et en forme, les particularités intrinsèques au web. Une autre méthode fondamentale a été celle de l'Uncreative Writing, une pratique d'écriture théorisée par Kenneth Goldsmith qui prône le copié-collé, le plagiat et le détournement. C'est une façon de gérer la quantité massive de langage à travers laquelle nous naviguons chaque jour en utilisant nos outils numériques. Un autre concept, encore plus proche de ce que j'essayais de faire : Moving Information, une expression intraduisible utilisée par la critique Marjorie Perloff pour parler de la poésie de Kenneth Goldsmith, justement. Il s'agit de déplacer de l'information (par exemple, en copiant et collant des commentaires Youtube) et d'être touché par l'acte et l'information elle-même - le double sens de move en anglais. J'aime beaucoup cette idée, car la visée du texte est avant tout émotionnelle, comme l'indique le titre assez frontal qui est tiré d'un tweet.

Il y a une certaine tradition d'une vulnérabilité extraordinaire dans certains espaces précieux du web, des petites enclaves de bienveillance et d'expression honnête, qui sont d'une force folle. C'est le cas, je trouve, des commentaires sous cette chanson d'Aphex Twin, où une ambiance existentielle, de "la vie vaut la peine d'être vécue", qui sont d'une sincérité et maturité incroyable. Il y a quelque chose dans internet, je pense, qui accentue et favorise l'expression des sentiments ; c'était quelque part le fond de ma recherche de mémoire préalable à l'écriture du poème, et aussi le sujet d'une exposition que j'ai organisée avec deux amis en 2020, (RIGHT IN) THE FEELS, où j'ai pu lire en public le dernier chapitre de ce poème (je n'y ai lu, d'ailleurs, que les parties en anglais, pas les parties composées de code).

R Depuis la web culture tu penses non seulement le poème, sa forme et son contenu mais aussi sa distribution, sa diffusion et son support ; la page internet, et sa version imprimée accessible et éditable depuis cette même page. Au-delà des prédispositions esthétiques des lignes de code, les dévoiler, les rendre accessibles, c'est donner la recette de ton travail. C'est-à-dire que tu t'ouvres aux possibilités de libre redistribution, d'accès au code source, et de possibles travaux dérivés de ton travail. C'est la philosophie de l'open source aussi née avec le numérique, héritée de la culture Makers, que tu mets en avant, puisque que tu indiques dans la notice de la version imprimée de ton

projet qu'aucuns droits ne sont réservés à ton travail et que tout le monde peut s'en emparer (je cite : « la propriété intellectuelle est un vol »). Cela témoigne d'un fort engagement politique face au statut que tu donnes à ton œuvre. Il pose aussi la question de à qui est destiné ton travail puisque que gratuitement accessible il ne conviendra pas aux lieux de marchandisation de l'art comme les galeries conventionnelles. Et pourtant j'ai pu me procurer une version imprimée, signée et numérotée de ce projet de poésie dans l'exposition Labo Démo 3 Fermé 24/7 au CWB à Paris en juin dernier, qui prétendait être un magasin d'art pour pouvoir rester ouvert dans le contexte de pandémie.

- G Ce texte est issu et possible uniquement grâce à la libre circulation des contenus culturels. Il est plein de bouts de textes glanés ici et là, certains d'ailleurs copyrightés. La culture de l'Open Source, qui est ce qui a produit ce dont le numérique peut être le plus fier, va main dans la main avec la culture de la Postproduction (pour citer Nicolas Bourriaud), qui englobe les pirates, les djs, les plagieurs, les flâneurs, les fanfictions, les hackers, etc. L'ouverture est nécessaire pour produire une connectivité radicale, qui est à mon sens une fin en soi. Quant au copyright, il n'est pour moi en aucun cas un "right", un droit absolu, mais un monopole accordé par le gouvernement sur l'utilisation des biens créatifs.
- La question se pose donc quant à l'aspect marchand. Évidemment, c'est ici loin d'être une priorité. Avant toute chose, la poésie est quelque chose qui existe presque en dehors d'un réel marché. Encore moins quand il s'agit, comme ici, d'auto-édition. L'objet imprimé a été pensé comme une espèce de "time-capsule" : le témoin matériel de l'état du texte à un moment donné. Le texte, en ligne, continu d'évoluer et d'être mis à jour de temps en temps ; il est versionné pour ainsi dire. La version imprimée porte sa date et heure d'impression sur chaque page. Je voulais aussi lui donner une certaine matérialité qui viendrait appuyer ce contraste avec l'évanescence de la page web, c'est pourquoi j'ai utilisé du papier épais, vergé (et cher). Enfin, j'ai signé et numéroté les 75 exemplaires, plus comme un geste de légitimation qu'autre chose. Le texte est accessible en ligne gratuitement, je donne à voir le code qui permet son existence, tout est transparent de ce côté. Dans le cadre de l'exercice du mémoire, j'ai dû rendre une bibliographie de style académique : les noms de théoriciens et philosophes côtoyaient des noms d'utilisateurs de forums. L'objet livre devait amener quelque chose en plus, et si j'ai décidé de l'imprimer et de le distribuer, c'est parce que le pendant imprimé du texte vient compléter le projet, pousser encore plus loin ses enjeux. Et enfin, pour être honnête, je reste un vieux jeu de la lecture : je préfère le toucher du papier que de me fatiguer les yeux sur l'écran.
- R Finalement par l'utilisation du ou des langages comme un outil libre pour remodeler un art traditionnel, ton travail s'impose face une poésie traditionnelle qui n'est plus adaptée au monde contemporain et numérique. Ton poème tire les ficelles d'une poésie qui veut se libérer de sa narration linéaire et ornementale pour incarner une énième tentative d'un art qui se libère, et s'affranchit de ses fonctions et de ses considérations d'œuvre marchandable. Pour affecter la signification de ce qu'est l'art dans l'urgence de se réinventer en tant qu'artiste pour changer la vie.
- G Pour citer l'un des commentaires sous Rhubarb : "it teaches me how to live". Pour moi, écrire, faire de l'art, c'est cela.